

Joko

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 15

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194887>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

suivre, dès son origine, l'histoire, le développement, les progrès ou la décadence de tel ou tel produit de l'intelligence humaine.

Pour se faire une idée des efforts et de l'infatigable persévérance que la création de l'*Ariana* a coûtés, pour se rendre compte des innombrables voyages effectués en Italie, en Espagne, en Russie, aux Indes, en Chine, au Japon, en Afrique et ailleurs, ainsi que de la volumineuse correspondance et des démarches sans nombre, souvent très difficiles, en vue de l'acquisition de tel ou tel objet manquant à l'une ou à l'autre des collections; pour se rendre compte de tout cela, disons-nous, il faut avoir la bonne chance d'être accompagné de M. Godefroy Sidler, institué conservateur de l'*Ariana* par les dernières volontés de M. Revillod, et de s'entretenir au moins quelques instants avec cet homme qui a vu tant de choses durant les trente-cinq années pendant lesquelles il a travaillé avec lui, à la réalisation de cette grande œuvre, aujourd'hui l'un des plus beaux, l'un des plus intéressants attraits de Genève.

Toute la sollicitude de M. Godefroy — il n'est connu que sous ce nom à Genève — se porte sur ce musée, dont il est l'adorateur et le fidèle gardien; il y consacra entièrement la fin de sa carrière, il veillera à sa conservation comme une tendre mère veille sur son enfant. Aussi tout y est-il dans un ordre admirable, tout y est-il entretenu avec un soin excessif; il faudrait vraiment prendre la loupe pour y découvrir un grain de poussière. Et s'il s'agit de la propreté d'un objet de nature délicate, d'une fine sculpture à jour, par exemple, c'est M. Godefroy qui manie le plumeau ou le chiffon de flanelle douce: défense à d'autres de s'en mêler!...

Il faut du reste lire le testament de M. Revillod, pour savoir en quels termes touchants il parle de son dévoué et intelligent collaborateur.

Nous avons en outre eu le plaisir de passer quelques instants avec M. Godefroy, dans sa jolie habitation, cachée sous les grands arbres du parc de Varembe. Là aussi existe une vraie curiosité, c'est la partie du cellier qui lui a été léguée pour son usage, et qui renferme des collections tout particulièrement attrayantes: citons entre autres quelques centaines de bouteilles d'Yvorne de 1854. Du vin de 40 ans!...

Et cette curiosité a sur celles de l'*Ariana* cet avantage qu'elle ne porte pas l'écriteau: *Défense de toucher*, ce qui permet d'apprécier tout le mérite, toute la saveur de ce genre d'antiquités.

Dans les conditions que je viens

d'indiquer, on comprendra facilement qu'une visite à l'*Ariana* ne peut laisser qu'un inoubliable souvenir.

Après cela, pouvions-nous mieux employer le reste de la journée qu'en allant rejoindre le *Chœur d'hommes* au Victoria-Hall? Je ne le pense pas, car la soirée a été pour nous des plus agréables.

Le concert, donné au bénéfice des Cuisines scolaires de Genève, par notre excellente Société du *Chœur d'hommes*, a été vraiment superbe, vraiment réussi, sauf au point de vue de la recette; c'est l'opinion de tous les hommes compétents qui y ont assisté, de tous les journaux qui en ont rendu compte.

Il est rare, en effet, d'obtenir, dans une société chorale, un ensemble aussi parfait, autant de délicatesse dans les nuances, des attaques aussi franches, une émission aussi pure et distincte.

Ici, n'oublions pas de dire combien nos chanteurs ont été brillamment secondés par le gracieux concours de M^{me} Bonade et l'orchestre des concerts d'abonnement de Genève.

Mais pourquoi une salle aux trois quarts vide pour un concert donné au bénéfice d'une œuvre de bienfaisance?... Est-ce peut-être qu'une société chorale lausannoise ne doit pas avoir la prétention d'attirer quelques instants l'attention de nos chers voisins? Est-ce que la publicité et la réclame auraient fait défaut? Est-ce peut-être encore que les Cuisines scolaires n'intéressent pas très vivement la population genevoise?... Nous n'insistons pas.

D'ailleurs, le *Chœur d'hommes* aura toujours cette satisfaction d'avoir voulu contribuer à une bonne œuvre et d'avoir procuré quelque plaisir à ceux qui ont bien voulu venir l'écouter.

Et malgré la déception causée par un résultat financier fort maigre, quels bons moments nos chanteurs ont passés dans la jolie soirée familière qui leur a été offerte, après le concert, par l'*Harmonie nautique*!

Comme les fronts se sont vite déridés! A peine ces messieurs avaient-ils pris place à table et tâté de la collation, qu'une animation générale battait son plein. Les échanges de compliments, les encouragements pour l'avenir, les toasts chaleureux s'en donnaient à cœur joie. C'était « un vrai bonheur! »

Tout à coup un des chanteurs lausannois tire mystérieusement de son pardessus un bâton de directeur orné d'une élégante garniture d'argent. Ce témoignage de reconnaissance était destiné, par le *Chœur d'hommes*, à son cher et excellent directeur, M. Langenhan, qui le reçut des mains de son confrère, M. Bonade, le *Chœur d'hommes* voulant ainsi

donner à l'*Harmonie nautique* une nouvelle preuve d'amitié et de bon voisinage.

Cette simple et fraternelle cérémonie fut vraiment touchante. Le doyen du *Chœur d'hommes* sauta au cou de M. Langenhan et l'embrassa vigoureusement sur les deux joues. A ce moment, les bravos éclatent, un groupe impénétrable entoure ces deux messieurs, les verres s'entre-choquent, et le *Chœur d'hommes* entonne avec enthousiasme le *Cantique suisse*.

Ainsi se prolonge jusqu'à minuit cette charmante soirée familière, à laquelle nous avons eu le grand plaisir d'assister.

Il faut avouer qu'on s'y amuse bien gentiment, au *Chœur d'hommes*, en pareilles circonstances. Il y règne d'ailleurs une confraternité, un esprit d'entente qui expliquent sa parfaite cohésion et les rares mutations qui s'y produisent.

Vous entretiendrais-tu maintenant du Victoria-Hall?...

Hélas! il faudrait pour cela une plume autrement autorisée que la mienne; aussi ne me hasarderai-je pas à vous en décrire les splendeurs. Vous qui ne le connaissez pas encore, allez le visiter, je vous prie, cela vaudra infiniment mieux que tout ce que le *Conteur* pourrait vous en dire. Allez-y le soir, surtout, alors que ses constellations de lumière électrique brillent dans tout leur éclat et en font un palais enchanté. C'est tout simplement merveilleux, grandiose, éminemment féérique.

Il n'est vraiment pas permis d'avoir là, chez nos bons voisins de Genève, et à deux lieues de chemin de fer, deux choses aussi remarquables, aussi vivement attrayantes que l'*Ariana* et le Victoria-Hall, sans aller s'en délecter les yeux. Non, cela ne se peut pas.

L. M.

Joko.

On écrit de Nice au *Petit Marseillais*: La reine d'Angleterre continue sa vilégiature à Cimiez, et, très probablement, Sa Gracieuse Majesté la prolongera pendant une quinzaine de jours encore. Chaque après-midi, elle fait sa promenade aux environs de Nice, conduisant elle-même son fidèle Joko. Cet âne a son histoire qui mérite d'être contée:

La reine se trouvait à Acquisgrana; un matin, elle était sur les bords du lac, lorsque vint à passer un paysan qui menait, tenu en main, un âne de bel aspect comme lignes, mais maigre, souffreteux, mourant de faim. La reine s'adressa à l'individu et lui demanda si son âne était à vendre:

— Cela dépend des conditions. Si-

gnora, répondit-il ; car, si je le vends, comment pourrai-je gagner ma vie ?

— Combien l'avez-vous payé ?

— Cent francs.

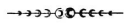
— Je vous en donne deux cents et vous pourrez ainsi en acheter un autre.

C'est ainsi que Jocko passa des mains du paysan dans les mains royales, et put pour la première fois manger son saoul.

Le bruit de l'aventure se répandit et, chaque fois que la reine sortait, elle était certaine de rencontrer deux ou trois ânes étiques et mal étrillés dont on lui faisait l'offre. Naturellement c'était en pure perte.

L'année suivante, quand Sa Majesté revint à Acquisgrana, le maître de Jocko voulut voir son ancien âne. Quand il le vit devenu gras, bien tondu, luisant, paré de harnais bouclés d'or et d'argent, il ne put retenir cette exclamation : « Je regrette vraiment de ne pas m'être vendu en même temps que lui ! »

La réflexion ne manquait pas de philosophie, car Jocko paraît être le plus heureux des ânes.



Le buis béni.

Conte de Pâques.

Le retour du printemps qui ramène la vie partout et semble douer les vieillards eux-mêmes d'une sève nouvelle, est souvent aussi une saison dangereuse pour les personnes de complexion délicate, et l'on sait que l'époque de l'éclosion des lilas fait autant de victimes que celle de la chute des feuilles, surtout parmi la jeunesse.

S'il est toujours triste de voir mourir des êtres dont l'existence commence à peine, et à qui tant de beaux jours paraissent promis, n'est-il pas doublement douloureux de les descendre au tombeau lorsque la nature entière sort de sa longue léthargie hivernale, aux chansons des nids en fête et sous les caresses d'un soleil tout battant neuf dont les bienfaisants rayons n'ont pu les ranimer.

Le froid ne part malheureusement jamais seul ; il entraîne à sa suite tous les faibles et les rachitiques, qui forment le tribut annuel prélevé par cet insatiable Minotaure.

On était donc bien affligé, certain dimanche des Rameaux, dans un riant castel des bords de la Loire, où s'étiolait une fillette de seize ans au plus, belle comme une fée et douce comme un ange, Adrienne Dablincourt.

Ses parents avaient fait fortune dans les finances à Paris et s'étaient retirés aux environs d'Amboise avec l'unique enfant qui leur restait, les trois précédents ayant été successivement emportés en pleine adolescence par une implacable maladie dont les germes se lisaient sur le sombre front aussi bien que sur les joues flétries de la survivante.

M. et Mme Dablincourt, qui jouissaient l'un et l'autre d'une robuste santé, avaient espéré que l'air pur de la Touraine serait favorable au rétablissement de la chère petite. Les célébrités médicales furent consultées : leurs diagnostics se trouvèrent d'accord, hélas !

Une chose pourtant demeurait luxuriante

chez la jeune poitrinaire, c'était sa blonde chevelure, vraie toison d'or auprès de laquelle aurait pâli celle qui entraîna jadis les Argonautes en Colchide sous la conduite de Jason.

Oh ! combien Adrienne tenait à ce fier ornement, son plus riche avantage aux yeux de son cousin Jacques, enseigne de vaisseau croisant dans l'Océan Indien, et dont on attendait le retour pour célébrer leurs fiançailles !

Le docteur qui la soignait avait eu beau faire entendre déjà maintes fois à sa famille que l'épaisse coiffure absorbait les principes vitaux de la gentille phthisique et que son élagage lui procurerait au moins un soulagement, la coquette se refusait obstinément à ce que l'on touchât à un seul de ses cheveux.

Plutôt le froid ciseau des Parques trancher le fil de sa destinée que de laisser tondre la superbe moisson lui ayant valu, de son camarade d'enfance, le surnom de Blondinette.

L'infortunée dépérisait à vue d'œil, mais elle ne consentait point au sacrifice du lourd fardeau qui faisait ployer une tête si chère. Bientôt Adrienne dut s'aliter, l'hiver se montrait avec ses rigueurs et ses blancs frimas, et la rentrée en France du fiancé devenait de plus en plus énigmatique. L'inquiétante langue de l'intéressante malade augmenta.

Sa mère dissimulait ses larmes devant elle en songeant à ses autres trésors perdus ; néanmoins, le père conservait une lueur d'espoir en la voyant si jeune et se sentant si vieux : certes, si la mort devait prendre quelqu'un dans la maison, ce ne pouvait être que lui. Aussi, implora-t-il sa fille, afin d'obtenir d'elle ce que tout le monde considérait comme une dernière planche de salut. Pas plus que personne, il ne réussit dans cette entreprise. L'officier de marine aimait tant ses cheveux. Les couper, n'était-ce pas lui arracher du cœur une partie de son amour ?

— Dieu me sauvera pour lui, répondait-elle à ceux qui la suppliaient de renoncer à son écrasante parure. Jacques va venir... Attendons jusque-là.

Et tout bas elle ajoutait :

— M'aimerait-il encore si je ne la gardais pas ?

Au jour de l'an, la promesse reçut par la poste une petite branche de buis que le marin, au cours de ses pérégrinations, avait cueilli sur l'emplacement du Jardin des Oliviers et fait bénir par le patriarche de Jérusalem, pendant une de ses stations au divin sépulcre.

Aucun cadeau ne pouvait être plus précieux à Adrienne, accompagné qu'il était, en outre, de l'annonce du retour de l'envoyeur au moment de la prochaine frondaison. Il n'y avait plus qu'à prendre patience, en baissant de temps à autre le rameau deux fois sacré.

Depuis longtemps elle ne se levait plus du tout, quand le carnaval fit résonner ce qu'on est convenu d'appeler ses joyeux grelots. Il n'y avait plus l'ombre d'une illusion à se faire pour les pauvres gens qui avaient cru d'abord à une de ces indispositions passagères que la croissance impose parfois à la jeunesse. Non seulement le mal persistait, mais il empirait, et se remémorant la fin prématurée de leurs premiers enfants, ils n'avaient pas besoin d'interroger le médecin pour sa-

voir au juste à quoi s'en tenir sur le sort de leur dernier.

Vers le milieu du carême, la chétive créature eut un doux rêve qui, le lendemain, mit quelques roses sur son teint. Elle vit en songe son bien-aimé assis à sa droite à l'autel.

Le printemps arriva sans apporter nul changement à sa situation. La consommation s'accroissait toujours, et une toux pénible à entendre s'échappait à chaque instant de sa frêle poitrine. La fille de M. et Mme Dablincourt s'affaiblissait de minute en minute lorsque commencèrent les cérémonies de la semaine sainte. Le visage émacié, les lèvres bleues, les yeux cernés, Adrienne ne vivait plus presque que par le regard ; ses mains tremblantes parvenaient à peine à égrener son chapelet.

— Si je n'allais plus le revoir ! s'épancha-t-elle un matin dans le sein de sa mère.

— Folle ! As-tu fait un nouveau rêve ?

— Non, mais je suis si lasse, si faible, si découragée. Vois-tu, si je meurs avant son retour, il ne faudra pas oublier de mettre entre mes mains la relique qu'il m'a envoyée.

— Veux-tu bien te taire, méchante enfant ! Tes paroles me tuent. Est-ce qu'on doute de l'avenir, à ton âge ?

— Souvenez-vous de mes sœurs, maman, et ne pleurez pas ; nous nous retrouverons tous au ciel.

Le jeudi-saint, un peu de mieux se manifesta cependant.

— Jacques est en route, il sera ici dans quarante-huit heures, fit-elle à ses parents, toujours en proie à son idée fixe... et je serai guérie.

Mais le jour suivant donna de nouveaux sujets d'alarme aux siens, et l'on craignit bien qu'elle ne passât pas la nuit.

Le docteur tenta vainement une dernière démarche auprès de son opiniâtre cliente pour qu'elle permit de faire tomber sa chevelure, d'où découlaient de grosses gouttes de sueur. Jamais elle ne voulut y consentir, et ses maigres bras sortaient de la couche comme pour protéger ses cheveux contre tout attentat.

La veille de Pâques, la cloche de l'église sonnait à toute volée pour annoncer la solennité du lendemain, la révéilla de sa torpeur.

— Je crois que voici le moment de placer dans mes mains le buis de ce pauvre Jacques, soupira la mourante, non sans regrets, malgré sa résignation chrétienne.

Soudain un timbre retentit à la porte de la rue.

(La fin au prochain numéro.)

L'étudiant et lo rouden.

Quand vo z'allavè pè Lozena, n'est pas ra dè vairè dâi z'étudiants lài sè promenâ, surtot vai lè Messadzèri iò y'ein a quasu adé, quand dévetriont ètrè à l'écoula. On lè recognâi bin à lâo carlettès ein couleu, à n'ont riban que sè mettont su lo pétro et soveint à n'ont bâton que tignont à la man. Ora, porquî cé bâton ? est-te po épouâiri lâo régents âo bin po sè branquâ contrè lè gâpions ? Na. Vaité du quand l'ein ont :

Onna né que n'étudiant revegnâi tot